

Autour de « Aider l'enfant à devenir soi » ?

Aldo Naouri
Collège des Bernardins – Paris
10 juin 2010

Je voudrais tout d'abord remercier chaleureusement de leur invitation :

- le Collège des Bernardins, dans les personnes de Messieurs Jacques Arènes et Jacques de Longeaux
- et, bien sûr, M. Marcel Gauchet qui préside cette soirée.

Je me suis senti et je continue de me sentir, très sincèrement, honoré.

Même si j'ai pu me demander, un instant, si cette invitation ne fleurait pas peu ou prou... la convocation !

J'ai un peu honte de le dire.

Mais chacun sait combien souvent la paranoïa profite de son pouvoir anxiolytique pour envahir le sujet qui s'interroge.

Or, je me suis interrogé.

Et sans doute sur un mode qui a dû m'angoisser plus que je ne l'aurais cru !

Parce que, je me suis senti – je l'avoue – passablement étranger à l'intitulé qui a été donné à cette soirée – « Aider l'enfant à devenir soi ».

Et comme cet intitulé entrainait en étroite résonance avec le titre de l'ouvrage de François de Singly – « Comment aider l'enfant à devenir lui-même » –,

Et comme tout cela est dans l'air du temps, j'ai eu l'impression que j'étais appelé à justifier la finalité ultime des dispositions que j'ai préconisées dans mon ouvrage « Éduquer ses enfants. L'urgence aujourd'hui ».

Ce que je ne peux évidemment pas faire, de la manière à laquelle on pourrait s'attendre, puisque je n'ai traité dans cet ouvrage que de stratégie éducative, autrement dit d'un moyen et en aucun cas d'une finalité.

Je ne nie pas que mon travail, qui a porté sur la seule éducation précoce, ait pu poser question. Puisque j'ai soutenu qu'en dehors d'elle, toutes les dispositions qu'on pourrait prendre dans l'intérêt de l'enfant, quelque but poursuivraient-elles, se heurteraient à un obstacle insurmontable.

Je me suis donc trouvé en porte-à-faux !

Mais ce n'est pas la première fois que ça m'arrive.

C'est une situation que je connais et dont je vais essayer de me sortir.

Car ce n'est pas « Aider l'enfant... » ou sa variante « Comment aider l'enfant... » qui me gênent.

Ça, je crois savoir ce que c'est.

Je peux même dire avoir passé ma vie professionnelle à tenter de le faire.

De même que je crois savoir aussi ce que c'est que cette notion de « devenir ».

Du fait d'avoir eu à faire avec la physiologie et la physiopathologie des différents âges je peux témoigner, mieux que quiconque, que l'enfant est par définition un être en perpétuel « devenir ».

Au point que ce qu'on perçoit de lui un jour n'est souvent plus du tout ce qu'on en percevait la veille et risque de ne pas être ce qu'on en percevra le lendemain.

Ce sont, de fait, les notions de « soi » et de « lui-même » qui me posent problème.

J'avoue ne m'en être jamais préoccupé.

En tout cas pas de la façon dont je crois avoir perçu l'éventuelle portée qu'on veut leur conférer.

C'est d'abord le pronom réfléchi « soi » qui m'a posé question.

Je crois que ce qui m'a gêné le plus dans son usage c'est qu'il est généralement destiné – en tout cas dans l'entendement commun – à donner consistance à un indéterminé.

Il laisserait en quelque sorte entendre que l'enfant serait un indéterminé... jusqu'à ce qu'on « l'aide » à ne plus l'être.

Ce sur quoi je ne suis pas du tout d'accord.

Outre le fait que toute « aide » en ce sens reviendrait à entretenir chez cet enfant, en paraphrasant Lacan, l'« illusion d'une autonomie », l'enfant n'est en aucune façon indéterminé.

Il serait même, plutôt, surdéterminé.

Et il ne peut pas ne pas l'être.

Plus encore aujourd'hui qu'il vient au monde par l'effet d'une volonté pleinement consciente et autorisée à censurer un désir qu'elle n'agrèerait pas.

Il peut d'autant moins échapper au destin – que lui a forgé l'imaginaire de sa mère – que la gestation programme rigoureusement son cerveau sensoriel sur des afférences venues toutes du corps de cette mère. Ce qui le détermine d'une façon si précise qu'il n'aura pas d'autre choix que de se conformer aux attentes de cet imaginaire, autant pour ses caractéristiques comportementales que pour sa structure psychique.

Je veux bien que l'« aider à devenir soi » puisse éventuellement laisser entendre l'existence d'un projet destiné, par exemple, à lui faire trouver un juste milieu entre les vœux de sa mère et ceux de son père pour en produire une synthèse novatrice.

Si tel était le sens de cette option, je serais le premier à l'applaudir.

Mais outre le fait

- qu'elle ne dépend jamais de lui
- et qu'elle requerrait le concours de l'environnement social, en plus de celui des deux parents – ce qui est aujourd'hui de l'ordre de l'illusion –,

elle ne pourra en aucun cas faire l'impasse sur l'éducation précoce que je préconise.

J'ai éprouvé, comme je l'ai dit, la même gêne face à la formulation « lui-même » dont use François de Singly dans le titre de son ouvrage.

C'est censé dire quoi ce « lui-même » ?

Comment et sur quels critères le définir ?

Qui peut dire honnêtement de « lui-même » qu'il est « lui-même » ?

Qui peut le dire sans avoir préalablement repéré, identifié, intégré et finalement accepté et dépassé rien moins que ses réseaux d'aliénation ? Ce qui n'est pas un mince travail et qui prend souvent toute une vie, même si le tout jeune Rimbaud a pu dire « Je est un autre » !

Comment imaginer l'enfant, quelque aide lui apporterait-on, capable d'une pareille performance ? Et voudrait-on, de quelque manière que ce soit, le désaliéner, ne commettrait-on pas plus de mal que de bien ? Car ces fameux réseaux d'aliénation lui sont longtemps, très longtemps nécessaires, sinon indispensables.

Je trouve de surcroît, à ce « lui-même », quelque chose de figé, de définitif, qui entre en collision avec ce verbe « devenir » auquel il est accolé et qui traduit, lui, un mouvement censé ne pas avoir de fin.

Là encore, j'ai essayé d'imaginer à cette option la même visée téléologique qu'à la précédente et avec laquelle je serais d'accord si elle ne soulevait pas de ma part les réserves que j'ai formulées.

Parce que je me suis évidemment refusé à imaginer, ne serait-ce qu'un instant, que ce « soi » ou ce « lui-même » pourraient faire référence au fait que l'enfant serait « naturellement » doté d'une forme de don natif qui lui permettrait, à condition qu'on l'y aide, de prendre une direction qui lui serait absolument propre.

Même si elle ne devait être émise qu'au titre d'hypothèse de travail, cette manière de voir est démentie de façon flagrante par la clinique !

J'en veux pour preuve les débats personnels que j'ai eus avec certains collègues qui soutiennent une vision des choses assez voisine en s'appuyant sur l'efficacité de la technique psychanalytique avec les nourrissons, voire les nouveaux-nés, qu'ils disent sensibles à leurs propos. Je leur ai montré à maintes reprises les défauts de leur méthodologie – que je ne prends pas la peine de détailler ici. Et je leur ai démontré que je parvenais, pour ma part, aux mêmes résultats qu'eux en travaillant seulement avec les parents et en l'absence des bébés ou des enfants. L'explication de ce qui ressemble à un paradoxe est toute simple. Elle tient au fait que dans la pratique de mes collègues comme dans la mienne, ce sont les parents qui entendent les discours, et que ces discours parviennent à modifier profondément leur gestuelle et leurs attitudes – toutes choses que je ne détaillerai pas et à quoi l'enfant se révèle avoir une sensibilité suraiguë.

Je ne peux évidemment pas, après ces réserves, ne pas dire en dehors de « soi » ou « lui-même » ce que pourrait être et éventuellement « devenir », selon moi, un enfant.

Un enfant, pour moi, c'est d'abord et avant tout, un corps vivant sur lequel a été déposée une histoire.

C'est, pour le dire autrement, un chaînon d'histoire.

Le chaînon d'une histoire qui lui échoit, qu'il n'a pas choisie et qu'il a pour mission impérative de réparer, de proroger et de transmettre si possible à son tour, en y laissant éventuellement sa propre trace.

Je ferais volontiers remonter le fait à l'avènement de la culture. En ajoutant que, depuis lors, une telle transmission a tenté d'allier les histoires respectives du père et de la mère, supposées suffisamment intriquées.

On sait, parce qu'elle n'a jamais cessé de poser problème, comment et combien les sociétés ont œuvré par le passé à la perfection et au maintien de cette fameuse intrication.

On sait aussi, qu'en raison de l'affaiblissement considérable du pôle paternel de la parenté, cette intrication est devenue aujourd'hui une pure vue de l'esprit. Les protagonistes du départ deviennent vite des antagonistes. Si bien que l'enfant au potentiel doublement réparateur devient souvent le plus parfait des séparateurs. Ce qui n'obère pas pour autant son statut de chaînon d'histoire,

- que ces histoires se poursuivent intriquées dans le meilleur des cas
- ou qu'elles se résument à celle de la mère
- quand elles ne sont pas vouées à s'arrêter définitivement.

C'est parce que je vois les choses ainsi, que j'ai décidé pour ma part « d'aider l'enfant à devenir ... ce qu'il pourra être du mieux possible » ! Ne serait-ce qu'en trouvant et en occupant pleinement sa place d'humain dans le monde. Et je l'ai toujours fait en aidant ses parents à saisir le plus clairement possible les tenants de leurs histoires respectives, pour ne pas les laisser se déchirer autour d'obscurs paramètres qui gêneraient l'accomplissement d'une réparation portée comme promesse dans leur rencontre.

Encore faut-il évidemment, pour cela, que l'enfant puisse ne pas voir son sort humain compromis par une adulation qui l'addicterait – pour longtemps sinon à jamais – au plaisir, au motif que les pulsions qui le traversent doivent être satisfaites sans réserve.

Voilà qui me sert de transition pour entrer dans le vif de mon propos.

J'aimerais cependant insister encore sur trois points :

- 1/ je me suis toujours préoccupé d'éducation, et d'éducation précoce. Tout ce que j'ai écrit y a trait. Même si cela n'a pas toujours été perceptible parce que je me suis employé, dans différents ouvrages¹, à analyser l'évolution de nombre de paramètres qui y interviennent.

- 2/ Je ne me suis, par ailleurs, jamais occupé d'éducation autrement qu'à partir de ma clinique, c'est à dire à partir de ma place de médecin et surtout de médecin d'enfants.

Je ne me suis référé, en ce point, à aucun discours savant ou idéologique qui aurait pu me séduire ou me convaincre. J'avoue, non sans honte, l'étendue de mon inculture de ce côté-là.

J'ajoute que je n'ai rien inventé, rien découvert, rien mis au point.

Et même le parcours psychanalytique que j'ai effectué, n'a rien changé à cela. S'il m'a aidé à améliorer ma pratique, il m'a surtout permis de me faire entendre. Dans la mesure où il a conféré, aux propos du pédiatre de quartier que j'ai toujours été, un poids que sa parole n'aurait pas eu autrement.

- 3/ Je ne peux évidemment pas, pour finir, ne pas faire état des 40 années d'exercice de mon métier. Elles sont le point d'appui le plus important de mon discours. Et ce, parce que, outre le fait qu'elles ont constitué un terrain étendu et qu'elles m'ont aidé à parfaire ma connaissance de l'enfant, elles m'ont permis un suivi longitudinal prolongé, et édifiant, de milliers d'enfants et de familles.

Cela dit, je n'ai pas l'intention de m'attarder, dans le temps qui m'est imparti, sur le détail des mesures éducatives que j'ai préconisées. Il me semble que les media s'en sont suffisamment emparées, même si elles les ont souvent déformées.

Je ne reviendrai pas non plus sur le détail des conditions sociales qui ont amené à l'abandon d'une éducation précoce qui n'a pas cessé d'être mise en œuvre jusqu'à l'avènement de l'enfant-roi.

¹ Pour avoir accès à la liste de mes ouvrages, on peut aller sur mon site : www.alдонаouri.com

Je me contenterai seulement de dire sur quelles bases et à partir de quelles bases j'ai justifié le retour à cette éducation précoce, au risque d'être brocardé comme « réactionnaire » au mauvais sens du terme.

Je n'ai donc pas cessé d'insister sur ma position de médecin.

Pourquoi ?

Parce que, comme tous les médecins, ma pensée, mon comportement et ma pratique sont conditionnés, que je le veuille ou pas, que j'en aie conscience ou pas, par les lois dictées par un concept d'une importance cruciale : l'homéostasie.

La notion d'équilibre que laisse entendre le mot « homéostasie » est une préoccupation qui date de la plus haute Antiquité.

Son intérêt et la nécessité de sa recherche ont fait l'objet de quantité d'écrits, autant médicaux que philosophiques ou poétiques.

Mais elle a été formalisée pour la première fois sur des bases scientifiques en 1850, par Claude Bernard, à l'époque où il délivrait son enseignement au Collège de France.

Ce concept énonce, pour le résumer, que la « bonne santé » – définie par le même Claude Bernard comme « le silence des organes » – est conditionnée par la stabilité que génère un équilibre rigoureux, et par définition précaire, entre des forces qui interagissent continuellement en sens inverse l'une de l'autre.

L'illustration expérimentale qui en a été donnée a porté sur la régulation de la glycémie.

Je rappellerai, pour mémoire, que lorsque cette glycémie est élevée, elle est ramenée à son taux par l'intervention de l'insuline et de la fonction glycogénique du foie. Et que lorsqu'elle est trop basse, elle s'élève sous l'effet du glucagon et de la catabolisation du glycogène. Et ce, indépendamment d'autres mécanismes encore plus sophistiqués qui sont tenus en réserve. Le tout veillant jalousement au maintien d'un équilibre génétiquement programmé et dont la finalité est on ne peut plus claire : faire en sorte que le glucose n'altère pas les parois des artères.

Si, pour une raison ou pour une autre, les mécanismes qui assurent l'homéostasie ne fonctionnent pas, là comme ailleurs, les organes brisent leur « silence » et la pathologie s'installe.

On peut comprendre, à partir de là, qu'il n'est pas de thérapeutique qui puisse intervenir efficacement d'une autre façon qu'en restaurant l'homéostasie.

Depuis l'époque de Claude Bernard, on a été amené à élargir le champ d'intervention de l'homéostasie en relevant que le fonctionnement de tous les organes sans exception, comme celui des milliers de réaction chimiques qui y ont lieu, y sont étroitement soumis. Et ce, à la moindre étape de la cascade éventuelle de ces fameuses réactions chimiques, par le biais de facteurs qui agissent toujours à stricte proportion et en sens inverse.

Les dits facteurs peuvent être des substances aux propriétés opposées. Mais ils peuvent aussi se résumer à une substance unique dont la propriété est de pouvoir intervenir sur l'inertie propre du système.

Je pourrais en rester là. Et dire que ma conception de l'éducation a pris pour base l'homéostasie.

Si bien que j'en ferais un système adapté à la violence des mécanismes comportementaux « naturels » de l'enfant et destiné à s'opposer en toutes circonstances à cette violence.

S'il en était ainsi, mon option affleurerait à un dressage qui ne se préoccuperait en aucune façon du statut ontologique de l'enfant.

Or, c'est de tout le contraire qu'il s'agit

Et j'entends le montrer en revenant à l'homéostasie et plus encore à un champ d'extension que Claude Bernard ne pouvait pas même lui imaginer.

Pour ce faire, je vais situer historiquement l'homéostasie à l'époque de sa conceptualisation.

C'est seulement en 1868 – soit 18 ans plus tard ! – qu'interviendra en effet la révolution pastoriennne, dont je rappelle qu'elle a mis fin à la notion de 'miasmes' en prouvant l'existence des micro-organismes.

Quant à l'autre révolution, la darwinienne, elle date de 1859 (soit 9 ans après la leçon de Claude Bernard) avec la publication de *L'origine des espèces*, mais elle restera confidentielle jusqu'en 1930.

Pourquoi ces références datées ?

D'abord, parce que le développement de la microbiologie va démontrer en quelques années qu'il n'est pas jusqu'à la physiologie des micro-organismes, et celle des cellules végétales, qui ne soit strictement soumise aux lois de l'homéostasie, laquelle se trouve ainsi inscrite au cœur même du processus de vie.

Or, c'est ce que confirme, de bout en bout, la théorie de l'évolution.

Je rappellerai que cette théorie de l'évolution date, de 4 milliards d'années, l'émergence de la vie sur terre.

Elle nous apprend que cela se serait produit en milieu aqueux et par le hasard d'un voisinage de substances qui auraient interagi entre elles sous l'effet de l'énergie photonique.

La combinaison de ces substances aurait assuré leur reproduction à l'identique pendant 3 milliards d'années, par un mécanisme qui n'a d'ailleurs toujours pas été éclairci, même si les prions d'aujourd'hui en fournissent un terrain d'étude.

On ne sait pas non plus comment les choses ont évolué, pendant ces 3 milliards d'années, pour finir par produire des cellules dotées d'une membrane et d'un noyau et dont le génie de reproduction les fera aussi éternelles qu'éternellement identiques à elles-mêmes.

On suppose que les organismes pluricellulaires seraient survenus au début du dernier milliard d'années, précédant de peu l'émergence de la reproduction sexuée.

Or c'est cette reproduction sexuée d'organismes pluricellulaires qui va donner lieu à l'extraordinaire variabilité des formes de vie, lesquelles aboutiront, à coup de sélection naturelle, à l'espèce humaine.

L'immense progrès que la reproduction sexuée a introduit au sein du règne de la vie sera néanmoins payé d'un prix : la mort.

La mort, qui frappera inmanquablement chaque génération.

Dans cette voie nouvelle, la vie ne cessera pas d'être éternelle.

Mais son éternité cessera d'être un continuum. Elle sera à jamais affectée d'une scansion.

Il en va comme si s'était établi, au sein même de cette nouvelle éternité de la vie, un équilibre vie/mort qui n'est pas sans évoquer les mécanismes homéostatiques de la vie la plus rudimentaire.

La mort devient la condition de la vie en général et de chaque génération en particulier.

Elle est ce qui régule le processus de vie.

Et le bornage qu'elle constitue fonctionne d'une manière génétiquement inscrite et dont on pourrait dire qu'elle serait aussi rigoureuse que jalouse. Ce qui faisait d'ailleurs écrire à Claude Bernard : « La mort, c'est la vie ».

Il en est exactement ainsi, en effet, au sein des différentes lignées cellulaires de notre corps.

Elles sont frappées de ce qu'on appelle une 'apoptose', laquelle fixe génétiquement leur durée de vie précise, à la mesure de la fonction qu'elles doivent remplir. Les cellules de notre cornée, qui doit être continuellement transparente, se renouvellent ainsi toutes les 24 heures. Celles de nos muqueuses, qui sont au contact de quantité de germes, se renouvellent toutes les 48 heures, alors que nos hématies ont une durée de vie de 3 mois.

L'apoptose ignore cruellement l'exception ou la négociation. Et notre organisme est doté de cellules tueuses qui identifient les éventuelles récalcitrantes et les éliminent sans pitié. Si l'une d'entre elles parvient néanmoins à échapper à cette surveillance et décide de déroger à la loi, elle sera rappelée tôt ou tard à l'ordre, quitte à ce que cela doive en passer par la destruction de tout son environnement : on appelle cela un 'cancer'.

Il en va strictement de même lorsque les équilibres génétiquement programmés sont délibérément ignorés : la mort est la sanction. Certaines populations du globe, auxquelles l'évolution avait appris à composer avec la pénurie alimentaire de leur environnement, ont cru pouvoir s'adonner aux délices des sociétés d'abondance : elles en ont payé le prix en étant frappées de diabète.

À partir de là, et comme mon métier m'a appris à ne pas considérer le vivant comme clivé en territoires indépendants et autonomes, j'avoue ne pas avoir hésité à franchir le pas.

Aussi m'est-il apparu que la prégnance de ces forces opposées et destinées, au sein du vivant, à obtenir un équilibre recherché sans relâche, est si profondément inscrite dans l'humain qu'elle a largement débordé le registre de l'expression de la vie brute, pour constituer jusqu'à l'ossature de la culture, qui est elle-même inscrite dans l'évolution

Je ne crois pas, en affirmant les choses ainsi, pêcher pour autant par syllogismes spécieux ou par aveuglement idéologique.

La mécanique homéostatique ne trouve-t-elle pas en effet son illustration dans ce qu'enseigne Françoise Héritier quand elle met la prise en compte des « couples d'opposés » – la nuit-le jour, le froid-le chaud, le sec-l'humide, etc. – au principe même de la naissance de la pensée ?

En a-t-il été autrement du discours religieux fondateur du monothéisme ? Qu'on relise le livre de l'Exode pour voir à l'œuvre une véritable rééducation de masse, menée à coups d'interdits et destinée à sensibiliser à un mode de pensée radicalement différent du précédent.

N'est-ce pas encore sous l'effet de cette même mécanique que la philosophie a pu construire son discours ?

Et la psychanalyse n'entérine-t-elle pas clairement le fait ? Ne serait-ce qu'en liant entre elles la pulsion de vie et la pulsion de mort, dont elles signale qu'elles demeurent les deux seules pulsions, même si elles se déclinent le plus souvent en pulsions partielles ?

Tout cela n'est-il pas fait pour voir surgir un résultat patent et bénéfique de la confrontation d'opposés ?

Mais en quoi ces considérations auraient-elles à voir, d'une façon quelconque, avec l'éducation ?

Elles ont à voir.
Assurément.

Et de la manière qui me semble la plus élémentaire.

Pourquoi et comment ?

En revenant tout d'abord à un fait dont on ne mesure probablement pas assez l'importance.

Pendant sa gestation, l'humain passe par toutes les étapes de ce qu'on appelle son 'parcours phylogénétique' pour désigner les différentes étapes de l'évolution de la vie qui a abouti à lui.

Il est d'abord un être unicellulaire.

Puis il devient un être pluricellulaire.

Après quoi, fœtus sexué, il va passer par le stade aquatique dont témoignent les branchies qui se refermeront, avant de prendre enfin, lentement et assez tardivement, l'allure de l'humain qu'il sera.

Il me semble que cela devrait permettre de comprendre, sinon d'admettre, que le nouveau-né d'aujourd'hui, quand il vient au monde, y vient avec la même programmation de force de vie que celle du nouveau-né d'il y a des millions d'années. Et que rien ne saurait dévier spontanément son comportement ultérieur de celui de ses ancêtres hominiens.

Ce qui fait de lui un être au sein duquel la vie se manifeste et s'exprime avec la violence et la force irrépressible de pulsions qui exigent d'être satisfaites sur le champ parce qu'elles sont destinées à vaincre, en s'y opposant, les forces d'une nature environnante forcément hostile.

Il suffit d'ailleurs de côtoyer la physiologie de ce tout petit, sa physiopathologie et sa pathologie pour s'en convaincre.

Il ne fait jamais rien dans la demi-mesure ou dans la nuance.

C'est un « jusqu'aboutiste ».

C'est un extrémiste aveugle et sourd.

Qui ne sait pas qu'il vient au monde dans un environnement qui s'est considérablement modifié. Dans un environnement où a pris fin la « struggle for life » pour laquelle les pulsions dont il demeure doté étaient prévues.

Au point que ces pulsions ne sont plus désormais qu'un vestige de sa vie primitive, au même titre que le sont les branchies inutiles qu'il avait fabriquées pour ensuite les refermer pendant sa gestation. À ceci près que ce vestige-là continuera de le parasiter au point de gêner son insertion dans un environnement où règne depuis longtemps la logique du lien social.

Rien ne saurait donc le libérer de ces pulsions parasites que les forces qu'y opposent les mesures éducatives précoces. Ce sont ces mesures qui parviendront à construire autour de lui, une forme de canon virtuel destiné à réduire ses déperditions énergétiques et à préserver son potentiel naturel.

À l'échelle de son vécu, il lui faudra beaucoup de temps et d'épreuves pour assortir la violence naturelle de son rapport à la vie brute de tout ce qui en amortira les excès dommageables. Il lui faudra en passer par la loi du processus de développement, qui fait payer

d'une perte toute acquisition, pour parvenir en à peine quelques dizaines de mois, au point que nos semblables ont mis des millions d'années d'évolution à parcourir.

On pourrait dire de lui, autrement, qu'il est un lieu dans lequel se manifeste, à l'état le plus pur, la *zoê* des Grecs.

Ce qui ne devrait pas lui poser de problème, comme je l'ai dit, s'il ne venait pas dans un monde dans lequel le *bios* est, depuis l'avènement et les progrès de la culture, la condition première d'une existence inscrite dans le temps d'une histoire.

Il devra donc tôt ou tard impérativement superposer le *bios* à la *zoê*.

« Là où 'Ça' est, 'Je' doit advenir » nous enseigne la psychanalyse.

Le 'Ça', c'est le registre pulsionnel vestigial qui se révèle avoir la vie dure !

Le 'Je' n'est pas le 'Moi' ou le 'Soi'. Le 'Je', c'est l'être 'social' défini par sa relation à l'autre et par son inscription dans le temps

Mais le tout petit, je le répète, ne peut en aucun cas accomplir à lui seul un tel parcours, comme en témoignent aussi bien les enfants-loups que les comportements déviants pratiquement incorrigibles des individus qui n'ont reçu aucune éducation. C'est probablement la raison pour laquelle Kant affirmait que « De toutes les espèces animales, l'espèce humaine est la seule qui ait besoin d'être éduquée ».

Laisser l'enfant livré à la violence des pulsions qui le traversent, au motif qu'il est un être immature émouvant, travaillé par le besoin et dévolu aux soins attentifs d'une mère-vestale qui devra le satisfaire en tout point, c'est l'enfermer dans la logique de la seule *zoê*.

Ce n'est ni plus ni moins que de la 'maltraitance'.

Car cela revient à le conditionner et à le condamner à avoir un comportement qui n'a plus aucun sens dans le monde où il vient.

C'est de surcroît ne pas lui rappeler, symboliquement, qu'il est un être vivant et sexué.

C'est, en un mot, ne pas « l'humaniser ».

C'est *a contrario* l'installer indéfiniment dans ce que j'ai appelé un « utérus virtuel extensible à l'infini », en le privant de l'intervention d'un père – cette force « opposée » à celle de la mère et qui a été évacuée depuis des décennies.

C'est le priver de la fonction du filtre régulateur que le placenta avait pourtant déjà constitué pour lui pendant sa gestation.

De ce placenta, je rappellerai au passage qu'outre sa fonction de filtre, il s'interpose entre le corps de la mère et celui de l'enfant pour les empêcher de se tuer mutuellement.

Ce serait en quelque sorte une métonymie biologique du père !

Un biologiste allemand, Davos Solter, a fait la démonstration² qu'il était d'origine paternelle exclusive, en étant sous la dépendance de seuls gènes spermatiques. Mais son travail, qui date pourtant de 1984, est très peu connu et n'a pas eu la moindre portée sur les discours tenus aux parents.

² MCGRATH J, SOLTER D. *Completion of embryogenesis requires both the maternal and paternal genomes*. Cell 1984 ; 37 : 179-83

Opposer, dès que possible, une force contraire et proportionnée aux manifestations de la *zoê*, revient donc à rappeler à l'enfant – symboliquement, je le redis, même si le symbolique n'a plus cours ! – lui rappeler donc sa condition de vivant sexué, dont le parcours de vie est rigoureusement conditionné par l'existence de limites au bout desquelles se profile, comme limite ultime, la mort.

C'est ce qu'assure une relation à lui assumée comme verticale et qui s'avère le rassurer parce qu'elle le respecte dans l'essence de sa condition.

Tout paradoxal que l'entreprise puisse paraître, elle le sécurise et elle le rend plus vivant encore, d'une vie qui lui permettra d'accéder aisément au *bios* dans lequel il aura à se tenir.

J'ai insisté dans mon travail sur le fait qu'une telle option devrait être mise en œuvre dès le berceau et qu'elle devait procéder d'un état d'esprit des parents.

Pourquoi ?

Parce que, convaincus de la nécessité de leur intervention, les parents pourront apprendre sans à coups à réagir aux manifestations des pulsions pour ne pas s'en laisser déborder et faire un jour de cet enfant leur propre tyran.

Parce que, pour ce qui le concerne, le tout petit arrive dans un monde qui lui est tout à fait neuf et qu'il ne peut comparer à aucun autre. Il n'aura donc pas d'autre choix que de l'accepter tel qu'il lui est présenté et il s'en accommodera sans la moindre difficulté grâce à son adaptabilité et à sa solidité, l'une et l'autre considérables.

Parce qu'enfin, la manière dont il se sent investi lui permettra, pour continuer d'accumuler les bénéfices de cet investissement, de supporter la frustration qui lui est infligée et d'emprunter la voie de la sublimation en apprenant à refouler ses pulsions puis à les maîtriser.

Maîtrise et refoulement qui ne peuvent s'apprendre que par une expérience de corps – puisque les pulsions sont toujours issues de ce corps – et qui le soumettront, autrement dit, aux lois de l'homéostasie.

Ces lois, portées par le langage dans lequel il est inscrit, seront alors décryptées comme telles et constitueront le fonds essentiel de cette banque de données des valeurs humaines, dont les neurosciences ont récemment identifié le site cérébral³.

Cela le préservera-t-il de tout désordre ultérieur ?

Assurément pas.

Parce qu'il lui échoit physiologiquement, comme je l'ai dit, une histoire qu'il n'a pas choisie. Et qu'il aura en conséquence à pâtir, comme chacun de ses semblables, de la transmission des problématiques inconscientes de ses parents, à commencer, aujourd'hui plus que jamais, par celle de sa mère sur laquelle il est directement branché en raison de ce que la gestation a laissé comme trace sur lui.

Il serait illusoire de croire qu'une action systématisée quelconque puisse intervenir sur un tel processus.

Ce n'est pas du tout de cela qu'il est question dans la mise en place des mesures éducatives.

³ HARENSKI, C.L., KIM, S.H., HAMANN, S. : *Neuroticism and psychopathy prediction, brain activation during moral and nonmoral emotion regulation* – Cognitive, Affective & Behavioral Neurosciences, 2009, 9 (1), 1-15

C'est seulement du devoir qui incombe à chaque génération de veiller à « humaniser » la génération qui lui succède au lieu d'en faire, comme c'est le cas depuis quelques décennies, un produit de consommation à potentiel hautement narcissisant.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai restreint mes suggestions éducatives aux seules trois premières années.

L'expérience prouve en effet que, lorsqu'elles sont correctement mises en place, la suite des événements est des plus simples. Tout comme elle montre que, lorsqu'elles ont été négligées, l'amendement des troubles qui en résultent ne peut en passer que par leur remise en chantier. Ce qui se révèle moins simple que dans le petit âge et qui nécessite une énergie et une détermination bien plus grandes. Encore que cela ne soit pas possible indéfiniment. Car, passé un certain âge, qui avoisine celui de l'adolescence, la reprise du processus est pratiquement impossible. Et des années de divan, si tant est qu'une telle solution puisse advenir, ne feront jamais d'un individu mal éduqué autre chose que ce qu'il est.

Et c'est par là que je finirai.

L'individu éduqué vivra comme allant de soi d'avoir à réprimer ses pulsions et à les refouler en déplaçant leur énergie vers les mécanismes de la sublimation. Il ne se considérera pas comme le centre du monde. Il fera place à l'autre dont il admet et l'existence et les droits. Il aura somme toute été correctement névrosé pour ne pas dire homéostasé. Et c'est ce qui lui permettra de tisser du lien social.

Celui qui n'aura pas été éduqué sera dans des dispositions strictement contraires. Il n'y aura au monde, comme c'était le cas il y a des millions d'années, que lui et lui seul. L'autre, fût il proche, sera perçu comme n'ayant pour toute raison d'exister que de servir ses seuls desseins. Il ne lui concédera pas plus de droits qu'il ne concèdera à la loi la moindre importance. Quant au lien social, il n'en aura évidemment pas la moindre cure.

Toutes choses qui ne sont pas sans évoquer la physiologie de la cellule cancéreuse !

Et je n'exagère pas.

Car nous savons que la perversion a gagné aujourd'hui un si grand terrain qu'elle en est devenue « ordinaire ». Et que nous nous trouvons engagés sur une voie qui risque de nous ramener sous peu à la barbarie dont nous avons eu tant de mal à nous extraire.

Traiter de l'éducation n'est-il pas dès lors, comme j'ai tenu à le souligner dans mon ouvrage : « L'urgence aujourd'hui » ?

Je vous remercie.